

تاريخ الاستلام (2024/10/03) تاريخ القبول (2025/05/20) تاريخ النشر (2025/06/30)

**Langue, fragmentation, Histoire et identité: revisiter
l'univers de Rachid Boudjedra**



**Language, Fragmentation, History, and Identity:
Revisiting the Universe of Rachid Boudjedra**
TABOUCHE Boualem ¹

¹ Université Akli Mohand Oulhadj- Bouira (Algeria), b.tabouche@univ-bouira.dz

Résumé :

Rachid Boudjedra, figure majeure de la littérature maghrébine francophone, a marqué l'imaginaire littéraire par la singularité de son style et la profondeur de ses thématiques. Son œuvre, riche et complexe, interroge la relation entre langue, mémoire et narration dans un contexte postcolonial où les identités se redéfinissent sans cesse. Boudjedra déconstruit les récits traditionnels en mêlant temporalités, voix et perspectives, créant des textes à la fois fragmentés et polyphoniques. La langue française, qu'il réinvestit de manière audacieuse, devient un outil de contestation et de réappropriation, reflétant à la fois les blessures de l'histoire et les aspirations à une modernité nouvelle. Revisiter l'univers de Boudjedra, c'est plonger dans une œuvre où la mémoire collective et individuelle se superposent, où la narration éclatée reflète les tensions identitaires et où la quête de sens se fait à travers une écriture baroque et engagée.

Mots clés : narration ; identité ; mémoire ; langue ; hybridité ; postcolonial.

Summary:

Rachid Boudjedra, a major figure in Maghrebian Francophone literature, has left a mark on the literary imagination through the uniqueness of his style and the depth of his themes. His work, rich and complex, questions the relationship between language, memory, and narration in a postcolonial context where identities are constantly redefined. Boudjedra deconstructs traditional narratives by blending temporalities, voices, and perspectives, creating texts that are both fragmented and polyphonic. The French

language, which he audaciously reinvests, becomes a tool of contestation and reappropriation, reflecting both the wounds of history and aspirations for a new modernity. Revisiting Boudjedra's universe means diving into a body of work where collective and individual memory overlap, where fragmented narration reflects identity tensions, and where the quest for meaning unfolds through a baroque and engaged writing style.

Keywords: narration; identity; memory; language; hybridity; postcolonial

INTRODUCTION

Rachid Boudjedra occupe une place singulière dans la littérature maghrébine d'expression française, en raison de la richesse thématique et stylistique de son œuvre. Écrivain de la complexité et de la déconstruction, Boudjedra interroge les fractures de l'identité postcoloniale à travers des récits marqués par une narration éclatée, un style baroque et une multiplicité de voix. Son travail littéraire s'inscrit dans un contexte historique profondément marqué par la colonisation, la guerre d'indépendance et les bouleversements politiques du Maghreb contemporain. En déconstruisant les formes narratives traditionnelles et en brouillant les frontières entre fiction, mémoire et réalité, Boudjedra traduit l'instabilité identitaire des personnages, tiraillés entre passé et présent. À l'heure où les questions identitaires continuent d'alimenter les débats, relire Boudjedra sous l'angle de la complexité narrative permet d'éclairer les enjeux de la condition postcoloniale et les dynamiques historiques qui façonnent encore le Maghreb aujourd'hui.

La problématique de cette recherche est centrée sur la relecture de l'œuvre de Rachid Boudjedra à la lumière du présent. Elle est formulée en trois interrogations principales : en quoi les récits fragmentés de Rachid Boudjedra traduisent-ils une représentation de l'identité maghrébine fracturée, marquée par la colonisation et les crises internes du monde postcolonial ? Comment Rachid Boudjedra utilise-t-il la langue française pour décoloniser la pensée, tout en affirmant une identité algérienne complexe et plurielle ? De quelle(s) manière(s) l'auteur met-il en scène le poids du passé (colonial et postcolonial) dans une société en mutation, déchirée entre tradition et modernité ?

D'emblée, nous pouvons avancer, en guise d'hypothèses de cette recherche, que la complexité narrative dans les œuvres postcoloniales, notamment chez des auteurs comme Rachid Boudjedra, traduit souvent l'instabilité identitaire qui caractérise les sociétés ayant subi la colonisation. Dans un contexte postcolonial, où les repères culturels, historiques et linguistiques sont brouillés, la forme narrative devient un miroir des tensions internes de l'individu et de la société. Ce choix stylistique de la fragmentation et de la non-linéarité n'est pas simplement un effet

littéraire, mais une façon de rendre compte de la dislocation identitaire vécue par des personnages souvent tiraillés entre plusieurs mondes, plusieurs héritages.

La question de la langue, quant à elle, elle est centrale et complexe, se situant à l'intersection de l'histoire coloniale, des enjeux identitaires et des défis de l'écriture postcoloniale. Boudjedra se positionne de manière ambivalente par rapport à la langue française : tout en la maîtrisant et l'utilisant pour s'affirmer comme écrivain, il la critique également en tant que symbole d'une domination coloniale passée. Sa posture face à la langue oscille ainsi entre appropriation, subversion et rejet.

1. La fragmentation narrative : le reflet d'une l'identité fracturée

La narration fragmentée, caractéristique de nombreux romans postcoloniaux, permet de mettre en scène l'éclatement de l'identité dans un monde où les frontières entre le passé colonial et le présent décolonisé sont floues. Dans les romans de Boudjedra, la structure narrative est souvent complexe et fragmentée. Plutôt que de suivre une progression linéaire, ses récits sont marqués par des ruptures, des digressions et des retours en arrière, ce qui crée une temporalité éclatée. Cette fragmentation narrative est un reflet direct de l'instabilité identitaire des personnages, qui oscillent entre différentes mémoires, différentes réalités et différentes identités. Cette instabilité est particulièrement visible dans le contexte postcolonial algérien, où l'identité est prise dans un entre-deux, déchirée entre les héritages colonial et précolonial, et les aspirations modernes.

Dans ses premières œuvres (Azza-Bekket, 2021), Rachid Boudjedra empruntait des fragments de textes célèbres, comme pour ancrer sa quête littéraire dans la continuité des grands noms de ce que l'on appelle souvent la « bibliothèque coloniale ». Dans *Les 1001 années de la nostalgie* (Boudjedra, 1979), l'influence de Gabriel Garcia Marquez est évidente. Les allusions sont si nombreuses qu'il serait impossible de toutes les citer. De plus, des inscriptions en arabe, des calligraphies entrelacées, reflètent cette dualité permanente de l'écrivain, dont l'hermaphrodite devient un symbole. Son roman *La vie quotidienne en Algérie* (Boudjedra, 1971) illustre bien cette démarche, reprenant en écho le poème en prose *Noces* d'Albert Camus, dans une sorte de plaidoyer implicite. Son usage symbolique du soleil et de l'insolation ne relevait pas seulement d'une poétique de la lumière, mais aussi d'un affrontement sous-jacent avec Camus, souvent critiqué pour son silence face à la lutte pour l'indépendance algérienne.

Dans *Topographie idéale pour une agression caractérisée* (Boudjedra, 1975), la narration est fragmentée et non linéaire, représentant l'état mental tourmenté du protagoniste, qui tente de naviguer dans un monde postcolonial marqué par la violence et l'aliénation. La structure narrative déconstruite est une métaphore de l'identité éclatée des personnages, pour qui la réconciliation entre les différents aspects de leur histoire et de leur culture semble impossible (Déjeux, 1976). L'incapacité à trouver une continuité narrative reflète leur incapacité à définir une identité claire et stable dans le contexte postcolonial. Les renvois sont si nombreux qu'il serait vain de tous les recenser. Son œuvre intègre également une dimension graphique, avec des inscriptions en arabe et des calligraphies entrelacées, illustrant la dualité qui le caractérise. L'hermaphrodite, symbole de cette ambivalence, reflète une « écriture bifide », selon l'expression d'Abdelkébir Khatibi, oscillant entre deux langues, deux visions du monde, dans un perpétuel mouvement de va-et-vient. (Azza-Bekket, 2021)

L'instabilité narrative devient ainsi un écho direct de l'instabilité identitaire, où le sujet, plongé dans une société déchirée entre modernité et tradition, entre culture coloniale et héritage autochtone, ne parvient pas à se définir de manière claire. Le lecteur se retrouve lui aussi en proie à cette confusion, invité à naviguer dans un texte sans repères fixes, tout comme le personnage évolue dans un monde où les repères identitaires et culturels sont constamment remis en question.

En 1969, une nouvelle littérature algérienne d'expression française fait son apparition, marquée par un engagement fort contre le repli sur soi, la décomposition sociale et l'hypocrisie des faux dévots. Alors que l'on prédisait son déclin imminent, Rachid Boudjedra, surnommé 'l'enfant terrible' de la génération postindépendance, déjoue ces attentes en publiant *La Répudiation* en français. Ce roman occupera une place singulière dans le paysage littéraire algérien. Selon Déjeux (Déjeux, 1993), Boudjedra ne s'inscrit pas timidement dans le courant littéraire nord-africain ; il y entre avec fracas, ouvrant la porte d'un coup de pied et renversant les fauteuils. Avec la publication de *La Répudiation*, Boudjedra révolutionne le paysage littéraire algérien francophone en remettant en question les valeurs les plus profondément enracinées de la société dans laquelle il évolue. Il défie également les pronostics annonçant la fin de cette littérature, faisant ainsi de *La Répudiation* une véritable renaissance du roman algérien d'expression française. (Remache, 2018).

Quant à *La Fascination* (Boudjedra, 2000), c'est un roman singulier qui nous embarque à la suite d'une famille hors du commun, parcourant une géographie plurielle : Constantine, Tunis, quelque part en Algérie, Moscou, Pékin, Hanoï, Barcelone, Alger, Paris. Ce périple, qui semble faire écho à celui de l'auteur lui-même, est jalonné d'influences littéraires et philosophiques. À travers les rencontres et les

rêveries du récit surgissent en filigrane *Les 1001 nuits*, Ibn Khaldoun, Marco Polo, Joyce, Faulkner, Proust, ainsi que des extraits de dictionnaires et de publicités.

Dans *L'Escargot entêté* (Boudjedra, 1977), le romancier déploie une écriture qui défie les structures narratives conventionnelles, adoptant une forme en spirale où le récit se replie et se déploie sans cesse sur lui-même. Le protagoniste, personnage tourmenté et en quête de sens, traverse un monde fragmenté où passé et présent se superposent, où l'intime et le politique s'entrelacent dans une prose exigeante.

L'image de l'escargot, avec sa progression lente mais obstinée, incarne parfaitement l'errance intérieure du personnage et, plus largement, celle d'une société en crise, tiraillée entre mémoire et mutation. La spirale, motif récurrent du roman, symbolise cette tension entre l'ancrage et la fuite, entre la nécessité de se souvenir et le besoin de se réinventer. Dans ce récit, l'exploration du moi devient une traversée du réel, une immersion dans un univers où chaque détour, chaque digression enrichit la trame d'une réflexion plus vaste sur l'identité, l'histoire et l'écriture elle-même. *L'Escargot entêté* n'est pas seulement un roman, c'est une expérience littéraire où la narration suit les méandres d'une pensée en perpétuel mouvement, refusant toute linéarité pour mieux révéler la complexité du monde. A ce titre, le romancier écrit :

Proust a fait lui-même le meilleur rapprochement avec les Mille et Une Nuits ! Exagération ? Mais c'est pas con... Marcel = Schéhérazade, non ? Tous les deux condamnés à mort. [...] La mort qu'il faut éviter chaque jour et pour tenir : écrire (Marcel) raconter (Schéhérazade) (Boudjedra, 1977: 215)

De son côté, *Le Démantèlement* (Boudjedra, 1982) s'articule autour de deux récits distincts sur le plan chronologique (SHIMOSAKAI, 2011). Le premier se situe dans un passé récent et repose sur les échanges entre Selma et Tahar El Ghomri, tandis que le second plonge dans un passé plus lointain, retraçant les souvenirs des deux personnages, ceux de Tahar El Ghomri précédant logiquement ceux de Selma. Comme mentionné précédemment, ces deux protagonistes se remémorent leurs expériences de manière alternée. Toutefois, cette alternance ne se limite pas uniquement à leurs souvenirs. En effet, le narrateur adopte un procédé narratif dynamique, opérant un va-et-vient constant entre les deux personnages.

Dans une analyse de la structure narrative du roman, Rachida Boustia souligne que « l'organisation de la narration et des récits est générée par son propre « démantèlement » (Boustia, 1987). L'absence d'un narrateur-protagoniste unique

racontant l'histoire à la première personne se fait ici remarquer. D'abord focalisée sur Tahar El Ghomri à la troisième personne, la narration bascule ensuite vers Selma, tout en conservant ce même point de vue externe.

Les personnages sont ainsi présentés en lien avec leur statut social, et la narration à la troisième personne tend à mettre en avant des éléments extérieurs à leur dialogue. Cependant, c'est précisément ce choix narratif qui permet d'entrelacer leurs récits indépendamment. En inévitable qu'un narrateur unique ne monopolise le « je », le texte instaure une égalité entre Selma et Tahar El Ghomri. Cette parité se manifeste notamment par un partage équilibré de la parole, chacun occupant tour à tour la position de locuteur et d'interlocuteur. L'alternance entre les récits des deux personnages est renforcée par l'usage systématique de la troisième personne – « il » et « elle » – et par une focalisation qui se déplace d'un personnage à l'autre, construisant ainsi une véritable mosaïque narrative.

Toutefois, cette variation constante de la focalisation peut complexifier la lecture. Afin de structurer ces transitions, certaines séquences narratives sont ponctuées de parenthèses qui délimitent les passages relatifs à Selma et ceux concernant Tahar El Ghomri. Pourtant, malgré cette tentative d'organisation, l'enchevêtrement des récits sur plusieurs pages peut susciter un certain trouble dans la compréhension du roman.

L'une des manifestations de cette complexité narrative réside dans l'usage d'une temporalité non linéaire. Dans de nombreux romans postcoloniaux, le temps se présente comme fragmenté, déconstruit, les événements ne suivant pas un ordre chronologique logique. Ce choix stylistique reflète l'idée que l'histoire postcoloniale n'est pas un simple progrès linéaire vers une forme d'accomplissement identitaire, mais un processus complexe, marqué par des retours en arrière, des ruptures, et des répétitions. Ainsi, en effaçant la ligne du temps, les auteurs comme Boudjedra montrent que l'identité postcoloniale ne peut être comprise de manière linéaire. Elle est au contraire le produit d'un dialogue constant entre le passé (souvent traumatique), le présent incertain, et l'avenir, dont les contours sont flous. Cette déconstruction du temps reflète une mémoire historique troublée, où l'identité individuelle et collective est marquée par la persistance des séquelles de la colonisation.

2. La langue française : héritage et contrainte

La question de la langue, dans son œuvre, est centrale et complexe, se situant à l'intersection de l'histoire coloniale, des enjeux identitaires et des défis de

l'écriture postcoloniale. Boudjedra se positionne de manière ambivalente par rapport à la langue française : tout en la maîtrisant et l'utilisant pour s'affirmer comme écrivain, il la critique également en tant que symbole d'une domination coloniale passée. Le choix de la langue française pour lui est le fruit d'une passion : *[...] pour moi, cette langue n'est pas un véhicule, c'est une passion, si j'ai écrit en français, c'est parce que je me trouvais exilé en France lorsque j'ai écrit mon premier roman, et, qu'à cette époque, 1969, aucun pays arabe n'aurait publié La Répudiation écrite en arabe qui ébranle les trois tabous majeurs de notre société : la religion, le sexe, la politique. Tant que j'ai vécu à l'étranger, j'ai écrit en français, dès que je suis rentré en Algérie, j'ai écrit en arabe. Donc j'ai été victime de la censure, de la répression politique. C'est pour cela que j'ai écrit en français.* » (Boudjedra, 1997).

Sa posture face à la langue oscille ainsi entre appropriation, subversion et rejet. Tout d'abord, la langue française, pour lui, est à la fois un outil de création littéraire et le vestige d'une histoire douloureuse. En tant qu'auteur issu d'un pays ayant subi la colonisation française, il est pleinement conscient du poids historique et symbolique que cette langue porte. Le français est la langue de l'ancien colonisateur, imposée aux populations locales au détriment de leurs langues maternelles, notamment l'arabe et les dialectes berbères. En écrivant en français, Boudjedra s'inscrit dans une tradition littéraire postcoloniale où l'auteur, malgré lui, doit composer avec la langue de l'ancien oppresseur.

Cependant, Boudjedra ne considère pas cette langue uniquement comme un fardeau. Au contraire, il l'emploie avec une virtuosité stylistique, en exploitant toutes ses richesses pour en faire un espace de liberté et de subversion. Il détourne le français de son histoire coloniale, pour l'utiliser comme un moyen d'expression et de résistance, créant ainsi une littérature qui, bien qu'écrite dans la langue de l'autre, affirme une voix proprement algérienne.

Ensuite, Boudjedra fait de la langue française un instrument de création littéraire qui dépasse son héritage colonial. Il l'approprie pour écrire des histoires profondément ancrées dans la culture et l'histoire maghrébines. Par ses récits, il réussit à « maghrébiser » le français, en y intégrant des structures narratives, des expressions et des imaginaires propres à la culture arabo-berbère. Dans ses romans, on retrouve un mélange de poésie, de métaphores et d'images tirées de la culture algérienne, ce qui permet de détourner la langue de son ancrage historique pour en faire un espace de réinvention identitaire. Dans *La Répudiation* (Boudjedra,

1969), son premier roman, Boudjedra utilise la langue française pour dénoncer l'hypocrisie des structures patriarcales et religieuses de la société algérienne. Ce roman, bien qu'écrit en français, est traversé par des thèmes, des rythmes et des symboles propres à la culture algérienne. L'utilisation d'une langue complexe et fragmentée reflète également la tension intérieure des personnages et la difficulté de concilier leur héritage culturel avec l'influence coloniale.

Adoptant un ton autobiographique, le romancier retrace la répudiation de sa mère, Ma, révélant ainsi la brutalité et la grossièreté du cadre familial dans lequel il a grandi. Ces souvenirs, transposés en images littéraires saisissantes, se situent à l'époque coloniale, mais l'auteur dirige avant tout son regard satirique et son sens du grotesque vers la société algérienne elle-même.

Pour l'enfant narrateur, cet événement marque une rupture temporelle : il bouleverse le quotidien conjugal tout en exacerbant la violence paternelle et les rancœurs familiales. À travers le portrait des oncles, l'enfant découvre progressivement les non-dits et les tensions qui régissent son entourage, notamment en prenant conscience de l'existence de l'une des maîtresses de son père.

Ignares, analphabètes, cupides, méchants et sadiques, mes oncles étaient dominés par leur frère aîné, démiurge bedonnant qui les écrasait de sa culture d'autodidacte, formé sur les genoux d'une de ses maîtresses –infirmière de son état et fille de gros colon, par surcroît. Elle m'aimait beaucoup, ce Mlle Roche qui me gavait de chocolat. Elle se régalaient du couscous très fin et très épicé que ma mère lui préparait. (Boudjedra, 1969: 75)

La prose éclatante de Boudjedra, foisonnante d'adjectifs, de digressions et d'incises, contraste fortement avec l'écriture épurée de Camus, où la sobriété syntaxique donne d'autant plus d'impact aux images. Si les deux auteurs partagent un même cadre de référence – l'Algérie française d'avant l'indépendance –, Boudjedra l'explore à travers le regard d'un enfant musulman, inscrivant ainsi son récit dans une toute autre perspective. Dans son texte, le narrateur enveloppe sans cesse le jeune Rachid dans un maillage familial dense et oppressant, ce qui le distingue essentiellement de Meursault, personnage solitaire dont la mère disparaît dès le début du roman et qui semble étranger à tout attachement familial.

De plus, pour Boudjedra, écrire en français ne signifie pas renoncer à son identité algérienne. Au contraire, il voit dans l'écriture en français une manière de défier le passé colonial tout en inscrivant la littérature algérienne dans une tradition littéraire mondiale. Le choix de la langue devient alors un acte de résistance : en

choisissant d'écrire dans la langue du colonisateur, Boudjedra s'approprie cette langue pour en faire un outil de contestation et de déconstruction des récits coloniaux. Il remet en question la domination culturelle en créant des œuvres où la langue française devient le véhicule d'une pensée critique et subversive. Il y introduit des thématiques liées à la colonisation, à la guerre d'indépendance, aux crises identitaires et aux luttes sociales. Dans ses romans, la langue française est tordue, malmenée, fragmentée, comme pour mieux illustrer les conflits internes et les instabilités identitaires propres au contexte postcolonial.

Enfin, chez Boudjedra, la question de la langue est également liée à la thématique de la fragmentation identitaire. Écrire en français tout en étant profondément attaché à la culture arabo-berbère crée une tension constante dans son œuvre. Ses personnages sont souvent tiraillés entre deux mondes, deux langues, deux systèmes de pensée. Le français, bien qu'il soit la langue de l'écriture, reste une langue étrangère, une langue de l'autre, que les personnages manipulent parfois avec violence, comme pour exorciser leur propre aliénation culturelle.

Cette instabilité linguistique reflète une instabilité plus large : celle de l'identité algérienne dans le contexte postcolonial. Boudjedra utilise la langue pour mettre en scène ces fractures identitaires, et son écriture elle-même, souvent complexe, fragmentée et difficile d'accès, devient une illustration de cette déchirure intérieure.

En somme, chez Rachid Boudjedra est le reflet d'une identité tiraillée entre plusieurs héritages culturels et historiques. Son utilisation de la langue française, marquée par un style baroque et une structure narrative fragmentée, exprime non seulement une révolte contre l'ordre établi, mais aussi une quête perpétuelle de réconciliation avec un passé colonial douloureux. En faisant coexister le français et l'arabe, Boudjedra explore la complexité d'une identité postcoloniale en constante mutation, où la langue devient un espace de tension, de résistance et de création. Cette instabilité linguistique, loin d'être un obstacle, enrichit son œuvre en révélant les multiples facettes de la condition humaine et les défis de l'appartenance dans un monde postcolonial.

3. Histoire et mémoire : entre refoulement et réappropriation

Il est depuis longtemps reconnu que l'Histoire et la littérature entretiennent une relation étroite, chacune influençant l'évolution de l'autre. Un élément

commun les unit : le discours narratif, qui sous-tend l'écriture de tout texte, qu'il soit littéraire ou historique. Pour Paul Ricoeur, « *Si l'histoire rompait tout lien avec la compétence de base que nous avons à suivre une histoire et avec les opérations cognitives de la compréhension narrative [...]* » (Ricoeur, 1983: 165).

À première vue, l'Histoire et la littérature semblent être deux domaines opposés, mais leur fonctionnement révèle des similitudes. En effet, l'Histoire peut être vue comme un roman qui s'est réalisé, tandis que le roman est une Histoire qui aurait pu advenir (Edmond, 1887-1896). Leur proximité devient encore plus évidente lorsqu'on examine leur objet d'étude commun : l'homme et son évolution à travers le temps. L'Histoire est façonnée par les actions humaines, et la littérature, notamment le roman, explore l'homme dans son époque. Tout comme l'Histoire, la littérature représente le passage du temps et en fait un élément central de sa narration.

L'histoire, particulièrement celle de l'Algérie coloniale et postcoloniale, est omniprésente dans les romans de Boudjedra. La guerre de libération nationale, les luttes contre le colonialisme, et les conflits internes qui ont suivi, constituent des éléments clés qui façonnent le contexte dans lequel évoluent ses personnages. Boudjedra ne se contente pas de dépeindre les événements historiques ; il les inscrit profondément dans l'expérience intime et psychologique de ses protagonistes. Dans des œuvres comme *La Répudiation* ou *Le Démantèlement* (Boudjedra, 1982), Boudjedra montre comment les traumatismes de la colonisation et les luttes pour l'indépendance continuent d'avoir des répercussions sur les générations suivantes. L'histoire, pour Boudjedra, n'est pas une simple toile de fond ; elle est un acteur qui influence les relations humaines, les mentalités, et la perception de soi dans une société en mutation. Dans *La Répudiation*, l'auteur aborde dès le départ la thématique de l'Histoire en évoquant les tourments de la colonisation, offrant ainsi une nouvelle perspective sur la guerre d'Algérie, les trahisons et les conflits fratricides. Il critique également le pouvoir despotique en place, étouffant toute aspiration à la liberté. Le roman propose une réflexion sur le passé et ses liens avec le présent, tout en suggérant de nouvelles façons d'appréhender et de comprendre l'Histoire : « *Dans la Répudiation je voulais non pas témoigner mais représenter une certaine réalité profonde intérieure, poétique de l'Algérie d'avant et d'après l'indépendance [...]* Un texte sur l'Algérie est un prétexte à écrire, à poétiser, finalement, à désamorcer le réel » (Aissani, 2015).

La guerre d'indépendance est également évoquée par des pots-de-vin dans *La Macération* (Boudjedra, 1984) et *L'Insolation*. Dans ce dernier, elle apparaît à deux reprises. La première mention concerne les souvenirs de Mehdi liés au maquis,

mais cette évocation reste brève, se limitant à deux pages à peine, reléguée en périphérie du récit principal, dominée par des événements tels que la disparition de Samia ou la circoncision. De plus, ce souvenir ne semble pas directement adressé à Nadia, l'interlocutrice de Mehdi, mais s'ouvre plutôt sur un monologue introspectif.

Puis le silence revenait et les bribes de sommeil, collées à mes yeux, brouillaient ma perception des choses à tel point qu'à nouveau les souvenirs reprenaient possession de ma mémoire (comment faire pour oublier la longue infecte guerre et notre fuite devant les soldats étrangers qui ne comprenaient pas notre attachement à la terre parfois riche, parfois sèche et terreuse ? (Boudjedra, 1984:99)

Dans *L'Insolation*, la guerre d'indépendance apparaît comme un prétexte pour dénoncer la brutalité du conflit, mise sur le même plan que d'autres formes de violence, qu'il s'agisse du sacrifice, de la circoncision, de la défloration de Samia ou du viol de la mère de Mehdi par Si Omar. Le sang versé pendant la guerre et la colonisation se fonde dans une violence plus vaste et plus archaïque, perçue comme une malédiction originelle pesant sur l'Algérie. Ainsi, les quelques pages consacrées à cet épisode ne font que prolonger une réflexion plus large, au cœur des préoccupations de l'écrivain.

La Prise de Gibraltar (Boudjedra, 1987) accorde une place plus importante à la guerre d'indépendance que *La Répudiation*, *L'Insolation* ou *La Macération*. Sans doute le plus historique des romans de Boudjedra, il entrelace deux récits majeurs : la conquête de l'Espagne par l'armée musulmane et la lutte pour l'indépendance de l'Algérie.

L'histoire nationale algérienne où nous avons été des colonisés mais où nous avons été aussi des colonisateurs. L'Andalousie, l'Occident, ont été conquis par l'empire arabo musulman, grâce à un intermédiaire géographique et humain qui était l'Afrique du Nord. (Boudjedra, 1987: 58)

Si le premier événement est abondamment évoqué à travers des références aux textes historiques et le cours d'histoire de M. Achour, le second s'intègre plus discrètement au fil des souvenirs du protagoniste, apparaissant surtout lors d'épisodes anecdotiques.

Cette discrétion explique pourquoi de nombreuses études consacrées à ce roman se focalisent davantage sur la prise de la péninsule ibérique. Hangni Alemdjrodo, analysant le rôle de l'Histoire dans l'œuvre de Boudjedra, souligne ainsi le contraste entre ces deux événements rigoureusement datés : la conquête menée par Târiq Ibn Ziyâd et les émeutes du Nord Constantinois. Tandis que la première appartient à un passé lointain, la seconde est vécue directement par le protagoniste. Bien qu'il reconnaisse l'importance de cet épisode dans le roman, Alemdjrodo s'intéresse surtout à la conquête de l'Espagne, notamment l'allusion aux émeutes de 1955 à un simple passage. Pourtant, la mention de la guerre d'indépendance participe pleinement à la dimension historique que cultive *La Prise de Gibraltar* et mérite une attention plus approfondie.

De manière similaire, *La Macération* aborde la guerre d'indépendance sous forme de souvenirs, à travers un récit unique que le protagoniste confie à Maria/Myriam. Dès les premières lignes, l'intertextualité avec les scènes du maquis décrites dans *La Répudiation* et *L'Insolation* s'imposent avec force.

Dans *Le démantèlement*, l'auteur se replonge dans la guerre d'Algérie à travers le personnage de Tahar El Ghomri, unique survivant d'un massacre de maquisards, qui vit au gré de ses souvenirs consignés dans un journal intime. Le protagoniste de *Les 1001 années de la nostalgie* (Boudjedra, 1979) entremêle passé et présent, proposant diverses interprétations et révisant les faits. Cette approche permet à l'auteur d'aborder les falsifications qui ont affecté l'histoire arabo-musulmane, tout en mettant en lumière le génie des savants musulmans et les épopées des conquérants, dans le but de rétablir les événements altérés par les dérives historiques. Le récit de la conquête de l'Andalousie par l'empire arabo-musulman est revisité dans *La prise de Gibraltar* (Boudjedra, 1987) où l'auteur souligne le rôle essentiel de l'Afrique du Nord. Il rappelle que l'Espagne a été conquise par un chef berbère, Tarik Ibn Ziad, à la tête de 10 300 Berbères et de seulement 300 Arabes.

La mémoire, tant individuelle que collective, occupe une place centrale dans l'œuvre de Boudjedra. Elle est souvent marquée par la douleur, le traumatisme et l'oubli, rendant difficile la réconciliation avec le passé. Ses personnages sont hantés par des souvenirs qu'ils tentent de refouler ou de reconstruire, ce qui symbolise les dilemmes auxquels fait face l'Algérie postcoloniale dans sa tentative de se réapproprier son histoire.

Boudjedra aborde cette question de la mémoire de manière complexe, en explorant les différentes façons dont le passé est remémoré, manipulé ou occulté. Les personnages de ses romans sont souvent déchirés entre des souvenirs

douloureux de la guerre d'indépendance et la volonté de tourner la page. Ce processus de réconciliation avec le passé, à la fois personnel et collectif, devient un axe essentiel de ses récits, où le rapport à la mémoire détermine l'évolution de l'individu et de la société.

Le thème de la mémoire collective est également central dans son écriture. Boudjedra interroge la manière dont l'Algérie postindépendance a construit une version officielle de son histoire, laissant de côté certaines voix, certains souvenirs, et marginalisant ainsi des récits alternatifs. Cette mémoire sélective devient un enjeu politique et identitaire dans ses œuvres.

Enfin, dans *Le Désordre des choses* (Boudjedra, 1991), l'intensité des violences d'octobre 1988 atteint son apogée à travers le personnage d'Ali, surnommé *Visage de cauchemar*. Seul protagoniste des événements à posséder une identité distincte, il subit des atrocités indicibles. Le narrateur le découvre à la sortie de la morgue et tente de l'opérer, non sans difficulté, en raison des sévices infligés : « *testicules qu'il avait fallu rafistoler, couper dedans, greffer dessus, coudre puis découdre puis recoudre à nouveau.* » (Boudjedra, 1991: 60) Ali incarne ainsi la figure du bouc émissaire par excellence.

Ils ne l'avaient donc pas émasculé. Même pas ! Cela aurait mieux valu pour lui. Ils avaient fait mieux ou pire, avec lui (Ali dit Visage de cauchemar parce qu'il était très beau garçon un peu mauvais garçon sur les bords ? aussi, pendant son adolescence, en fait pas grand-chose : quelques chapardages, quelques recels, quelques bagarres à la sortie du stade quand son équipe préférée avait perdu, quelques vécilles quoi) qui n'avait aucun renseignement à leur donner, qui n'était au courant de rien, mais qui avait chez eux une fiche vieille de quelques années. (Boudjedra, 1991: 201)

Le récit s'ouvre sur une ville plongée dans le chaos, décrite comme étant « *sans dessus dessous* » (Boudjedra, 1991: 15). Tandis qu'il traverse ce paysage bouleversé, le protagoniste, chirurgien à l'hôpital, croise son frère jumeau. Le seul repère offert au lecteur réside dans le titre du récit, qui éclaire la confusion ambiante. La date indiquée dans le récit « *10-10-1988* » (Stora, 1994: 46) fait directement référence aux émeutes survenues à cette date, tout en évoquant l'état de siège qu'avait connu la ville durant la guerre d'indépendance : « *Comme si cette ville était vouée à l'avance et d'office (peut-être que c'est le sort de toutes les villes du monde) à la guerre, à la violence, aux insurrections, à la révolution, aux*

manifestations et aux émeutes » (Boudjedra, 1991: 46).

Le romancier ne se limite ni à imiter la réalité ni à livrer un simple témoignage. Dans sa quête de sens, il ne ménage ni les victimes ni les bourreaux, car, au bout du compte, la mort ne fait de distinction pour aucun d'eux. L'image d'Ali assimilé à un « magma » réapparaît dans plusieurs passages relatifs aux émeutes de 1988. Ainsi, dans *Le Désordre des choses*, Boudjedra met en lumière la réduction de l'homme à un état de « déjection » et de « liquide », suggérant que la mort, trop délimitée, ne saurait pleinement traduire cette barbarie informe et monstrueuse. Cette déchéance « liquide » revient fréquemment dans le roman, souvent associée à des sensations olfactives marquantes.

En somme, l'Histoire constitue une préoccupation majeure chez Boudjedra. L'examen des récits échangés révèle une évidence : les récits historiques méritent autant d'attention que les souvenirs personnels. À travers ses romans, l'auteur met en scène des événements marquants, non seulement liés à l'Algérie, mais aussi au monde arabe. Dans *La Répudiation* et *La Macération*, l'évocation du maquis se révèle tout aussi fascinante que celle de l'enfance. Avec *Le Démantèlement*, la guerre d'indépendance occupe une place centrale, puisque Tahar El Ghomri ne partage que des souvenirs en lien avec ce conflit. Il n'est guère surprenant que cet événement fondateur de la nation algérienne soit un motif récurrent, d'autant plus qu'il constitue un thème incontournable dans la littérature algérienne. Plus inattendue, en revanche, est l'importance accordée aux événements historiques du monde arabe. Ainsi, Maria/Myriam dans *La Macération* s'interroge sur les grandes révoltes qui ont jalonné son histoire, tandis que *La Prise de Gibraltar* explore la conquête de la péninsule ibérique par les troupes musulmanes. Toutefois, cette approche historique s'inscrit toujours dans une perspective algérienne. Par exemple, la révolte des Zendjs rappelle celle menée par les Algériens contre le joug colonial français, tandis que la conquête de l'Espagne par les musulmans fait écho à l'invasion française de l'Algérie, dessinant ainsi un jeu de correspondances entre les deux rives de la Méditerranée.

4. L'Identité : une quête perpétuelle

L'identité est un autre thème clé dans les romans de Boudjedra, souvent explorée à travers la tension entre tradition et modernité. Ses personnages sont en perpétuelle quête de sens, tiraillés entre des valeurs ancestrales et un désir d'émancipation. Cette dualité reflète les contradictions profondes de la société algérienne, où les anciens schémas culturels cohabitent difficilement avec les aspirations à la modernité.

Chez Rachid Boudjedra, l'identité apparaît comme une quête perpétuelle, une exploration complexe et sans fin. Marqué par son héritage postcolonial, Boudjedra interroge constamment la notion d'identité, qu'elle soit individuelle ou collective, à travers des récits profondément ancrés dans les réalités historiques et sociales de l'Algérie. Ses personnages, souvent tiraillés entre plusieurs mondes – le passé et le présent, l'Orient et l'Occident, la tradition et la modernité – reflètent cette fragmentation identitaire. Ils sont en quête de sens, cherchant à se définir dans un contexte où l'histoire personnelle se mêle aux traumatismes collectifs de la colonisation et de la guerre d'indépendance.

Cette quête identitaire est étroitement liée à la mémoire. Boudjedra brouille les frontières entre mémoire et oubli, entre fiction et réalité, pour montrer que l'identité est instable, en constante redéfinition. Ses récits, construits autour de narrations éclatées et de polyphonies, reflètent cette incertitude, cette impossibilité de saisir l'identité de manière définitive. À travers une écriture baroque et souvent chaotique, l'auteur nous plonge dans les méandres d'une introspection identitaire où les personnages, tout comme le lecteur, ne peuvent s'accrocher qu'à des fragments de vérité. Ainsi, dans *La dépossession*, le personnage Rac s'interroge quant aux origines de son identité :

Quand à mes doutes sur mon identité dus à tous ces frères et sœurs biologiques ou adaptifs que mon père avait décidé d'adopter, avec quelques désinvolture, voire avec une certaine frivolité ; je ne savais plus qui était qui. (Boudjedra, 2017: 113).

Cet extrait met en lumière une des thématiques de la crise identitaire, qui est ici intimement liée à la confusion familiale et à l'instabilité des repères. Le narrateur évoque ses doutes sur son identité, un sujet récurrent chez Boudjedra, où l'identité n'est jamais stable mais constamment en question, en particulier dans un contexte postcolonial où les repères traditionnels sont souvent bouleversés.

Le fait que le père adopte de manière désinvolte « des frères et sœurs biologiques ou adoptifs » accentue cette confusion. La frivolité avec laquelle ces adoptions sont réalisées crée un cadre familial éclaté, où les frontières entre le biologique et l'adoptif, le « vrai » et le « faux », sont floues. Cette incapacité à savoir « qui était qui » reflète une perte de repères identitaires. Le narrateur ne parvient plus à définir sa place dans cette structure familiale désordonnée, symbolisant une

quête identitaire qui dépasse le simple cadre familial pour embrasser des dimensions plus vastes, telles que la société et l'histoire algérienne postcoloniale.

En évoquant cette confusion, Boudjedra met en lumière la désorientation identitaire de ses personnages, souvent tiraillés entre plusieurs appartenances, plusieurs familles, plusieurs histoires. Cet éclatement familial peut être lu comme une métaphore de l'Algérie postcoloniale, où la fragmentation sociale et culturelle rend difficile la construction d'une identité unifiée et cohérente.

Dans *La Répudiation*, le protagoniste rejette les normes sociales et religieuses imposées par la tradition patriarcale, symbolisant ainsi la lutte pour une identité nouvelle et autonome. Ce conflit intérieur entre héritage familial et quête d'autodétermination est une thématique récurrente dans l'œuvre de Boudjedra, qui met en lumière la complexité d'une identité façonnée par l'histoire coloniale, la religion, et les aspirations individuelles.

La langue joue également un rôle essentiel dans la réflexion sur l'identité chez Boudjedra. Écrivain francophone, il interroge les dynamiques entre le français, langue du colonisateur, et l'arabe, langue de la culture autochtone. La langue française, imposée par la colonisation, devient à la fois un outil de révolte et un espace de réappropriation identitaire pour Boudjedra. Elle incarne une double tension : d'un côté, elle porte les traces d'une histoire coloniale douloureuse, et de l'autre, elle est un instrument de création littéraire, d'expression de soi et d'affirmation de son héritage culturel. Chez lui, la langue ne se limite pas à une simple communication, mais devient un champ de bataille symbolique, où s'affrontent mémoire coloniale et quête d'identité postcoloniale. En utilisant le français, l'auteur se réapproprie l'outil de l'ancien colonisateur pour interroger les fractures identitaires des personnages et de la société algérienne. Ses récits reflètent cette tension à travers une langue travaillée, souvent baroque et fragmentée, où l'on retrouve un foisonnement de voix, de temporalités et de perspectives.

Cette tension linguistique traduit un conflit identitaire plus large, où les personnages de Boudjedra sont confrontés à des choix culturels et linguistiques qui définissent leur appartenance et leur rapport au monde.

L'identité, chez Boudjedra, est indissociable de la langue. Ses personnages naviguent constamment entre plusieurs mondes linguistiques, notamment entre le français et l'arabe, ce qui reflète la dualité culturelle inhérente à l'expérience postcoloniale. La langue devient ainsi un miroir des tiraillements intérieurs de ses protagonistes, partagés entre tradition et modernité, entre mémoire et oubli. À travers ses récits polyphoniques, Boudjedra parvient à exprimer la complexité

d'une identité maghrébine fragmentée, où la langue joue un rôle fondamental dans la construction de soi.

5. CONCLUSION

La complexité narrative dans les œuvres postcoloniales, comme celles de Rachid Boudjedra, est un puissant outil pour représenter l'instabilité identitaire résultant de l'expérience coloniale et postcoloniale. La fragmentation, la polyphonie, l'usage d'une temporalité non linéaire et la tension linguistique sont autant de moyens par lesquels les auteurs mettent en scène une identité en crise, marquée par le conflit, la rupture, et l'incapacité à se fixer dans une forme stable et cohérente. Cette écriture reflète une réalité où l'identité, qu'elle soit individuelle ou collective, reste en perpétuelle négociation avec les héritages du passé et les défis du présent.

Rachid Boudjedra se positionne de manière ambivalente par rapport à la langue française. Tout en la critiquant comme vestige de la colonisation, il l'utilise comme un outil de résistance et de subversion. Son œuvre, riche en thématiques identitaires et postcoloniales, montre comment la langue française, loin d'être un simple héritage colonial, devient un espace de création littéraire où se rejoue la complexité des rapports entre colonisateur et colonisé, modernité et tradition, domination et résistance. Boudjedra, à travers son écriture, redonne à la langue française une dimension profondément algérienne, tout en explorant les tensions et contradictions liées à l'identité dans un contexte postcolonial.

Revisiter l'univers de Rachid Boudjedra, c'est plonger dans une œuvre où la langue, la mémoire et la narration s'entrelacent de manière complexe et subtile. En réinvestissant la langue française avec une audace créative, Boudjedra déconstruit les formes narratives traditionnelles pour donner voix aux traumatismes historiques et aux tensions identitaires propres au contexte postcolonial. Ses récits, à la fois fragmentés et polyphoniques, reflètent une quête incessante de sens et de réconciliation avec un passé marqué par la colonisation et la guerre d'indépendance. Ainsi, son œuvre demeure une exploration essentielle des dynamiques identitaires et historiques du Maghreb contemporain, où la langue devient un instrument de lutte et de redéfinition, et où la narration éclatée témoigne de la complexité des mémoires et des expériences postcoloniales.

En somme, relire Rachid Boudjedra aujourd'hui permet de redécouvrir une œuvre profondément ancrée dans les réalités postcoloniales tout en étant d'une modernité saisissante. À travers la complexité de ses récits, son style baroque et sa

réflexion sur l'identité, Boudjedra interroge les tensions entre tradition et modernité, entre mémoire collective et quête individuelle. À une époque où les débats sur les héritages culturels et les défis identitaires sont toujours d'actualité, relire Boudjedra éclaire d'une manière unique les dynamiques du Maghreb contemporain et le rôle crucial de la littérature dans la réflexion sur ces enjeux.

5. Bibliographie :

- Aissani, R. (2015, Juin). De l'Histoire et de la fiction dans l'œuvre de Rachid. *Expression*, pp. 76-83.
- Azza-Bekket Amina (2021), La littérature en fragments, le cas de Rachid Boudjedra, *Littérature*
- Boudjedra, R. (1969). Paris: Denoël.
- Boudjedra, R. (1971). *La Vie quotidienne en Algérie*. Paris: Hachette.
- Boudjedra, R. (1977). *L'Escargot entêté*. Paris: Denoël.
- Boudjedra Rachid (1979), *Les 1001 Années de la nostalgie*, Denoël, Paris.
- Boudjedra, R. (1982). *Le Démentement*. Paris: Denoël.
- Boudjedra, R. (1984). *La Macération*. Paris: Denoël.
- Boudjedra, R. (1987). *La Prise de Gibraltar*. Paris: Denoël.
- Boudjedra, R. (1991). *Le Désordre des choses*. Paris: Denoël.
- Boudjedra, R. (1997). *La vie à l'endroit*. Paris: Grasset.
- Boudjedra, R. (2000). *La Fascination*. Paris: Grasset.
- Bousta, R. (1987). Déploiement et interférence de la narration et du récit dans Le Démentement de Rachid Boudjedra. *Approches scientifiques du texte maghrébin*, pp. 61-69.
- Déjeux, J. (1976). Littérature maghrébine de langue française. *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, pp. 216-220.
- Déjeux Jean (1993), *Maghreb. Littératures de langue française*, Arcantère éditions, Paris.
- Edmond, J. G. (1887-1896). *Journal des Goncourt : Mémoires de la vie littéraire*. Paris: Bibliothèque-Charpentier.
- Remache Abdelghani (2018), Panorama du Roman Algérien d'Expression Française : Espaces et Espérance, *Synergies Algérie*, N° 26, pp. 67-85.
- Ricoeur Paul (1983), *Temps et récit. L'intrigue et le récit historique*, Seuil, Paris.
- SHIMOSAKAI, M. (2011, Novembre 26). Mémoire et écriture romanesque de Rachid Boudjedra. *Thèse de doctorat*. Paris, Cergy-Pontoise, France. Récupéré sur <https://theses.fr/2011CERG0541>
- Stora, B. (1994: 46). *Histoire de l'Algérie depuis l'indépendance*. Paris: La Découverte.
- Goncourt, Edmon et Jules (1887-1896). *Journal des Goncourt : Mémoires de la vie littéraire*, Bibliothèque-Charpentier, Paris.